

LE BAISER



ПОЉУБАЦ

POĽJUBAC

GORDANA ĆIRJANIĆ

EXTRAITS

© Traduit du serbe par Brigitte Mladenović

CHAPITRE I

Ne vous rhabillez pas encore, je vous en prie ; ou je devrais plutôt dire ; ne vous rhabillez pas, pour l'amour de Dieu. Nous avons convenu de ne pas regarder l'heure. Je ne doute pas que vous ayez vu toutes sortes de choses au cours de vos longues années de métier, et je ne suis certainement pas le premier à vous payer généreusement rien que pour vous regarder. En fait, je ne dois même pas vous regarder ; vous voyez bien que je ne vous dévore pas des yeux, que je ne salive pas. Si vous vous habillez, je crains de rester guindé, or chacun de nous doit se déboutonner complètement au moins une fois dans sa vie – vous ne croyez pas ? Peut-être qu'après on fera quelque chose, encore que, à parler franchement, ce ne serait pas facile. Vous le voyez bien vous-même ! Peut-être que ce serait un défi pour vous d'essayer d'huiler cette carcasse qu'est devenu mon corps et d'actionner ce balancier qui s'est immobilisé depuis longtemps. Et qui, en réalité, tant qu'il marchait, se contentait de rythmer les heures dans le noir, sans jamais avoir été déballé. A quoi sert une horloge qui n'a jamais montré l'heure à personne ?

Quel que soit le sujet de conversation, moi je parle d'horlogerie !

Bon, tirez les rideaux, mais ne vous rhabillez pas, au nom du ciel ! Vous ne devriez pas avoir froid par cette canicule, ni vous sentir mal à l'aise avec l'expérience que vous avez. J'ai demandé une femme expérimentée, mais pas expéditive, ni une débutante que je serais encore capable de scandaliser. Et si j'invoque Dieu, ce n'est pas que son nom ait de l'importance pour moi, mais mon petit doigt me dit qu'il en a pour vous, malgré la profession que vous exercez. Comprenons-nous : pour moi votre métier est respectable, comme tout autre. Peut-être même plus, si vous insistez pour que je vous dise le fond de ma

pensée. Et j'ai bien réfléchi avant de venir vous voir. De trop même !

Essayez de me comprendre – je suis convaincu que vous auriez pu rédiger une thèse de doctorat sur les hommes, sur la nature masculine sous l'angle des instincts et des frasques amoureuses, s'il existait des examens et des titres dans votre profession. Notre *rendez-vous*¹ d'aujourd'hui pourrait certainement servir de matière à une question d'examen supplémentaire ardue, pour la note maximale. Je vois, vous rigolez – c'est vrai que je suis un cas spécial, mais si vous pensez que je devrais aller voir un psy, vous vous trompez royalement. J'ai vu des pys, à la sécurité sociale, car j'étais obligé, mais je les ai tous embobinés jusqu'au dernier. Ils me tiraient leur chapeau pour mon bon sens et me demandaient conseil pour savoir d'où me venait ma « motivation » pour entamer chaque nouvelle journée et surtout comment je faisais pour la garder. Essayez de comprendre pourquoi c'est à vous, à vous seule que je peux parler de moi-même et de mes fantômes.

J'ai soixante ans, et c'est la première fois que je me trouve face à une femme nue et que je lui parle. Tout ce que vous me montrez maintenant, sans hésiter à vous promener dans la chambre ou à écartier les cuisses, je ne l'ai vu qu'à la télévision ou sur des photos. Je mens, à vrai dire, ne me permettez pas de mentir, votre nudité m'oblige à ne dire que la vérité. J'ai vu une femme nue en vrai aussi, mais partiellement et un seul instant, dans des circonstances très humiliantes pour moi. Je vous le raconterai. Ayez de la patience avec moi aujourd'hui et je vous raconterai tout, mais n'ayez crainte, votre patience sera largement récompensée, bien plus que lorsque vous faites votre travail, avec tout votre corps, si je peux m'exprimer ainsi. Laissez cette rencontre se faire avec la tête.

Même un enfant comprendrait que j'ai beaucoup plus vécu avec la tête qu'avec le corps, ce qui veut dire que je me connais plutôt bien. Et pourtant, je ne peux pas dire quelle est ma

¹ *Rendez-vous* : en français dans le texte

véritable nature car je n'ai pas eu l'occasion de la manifester dans des relations assez délicates. Tantôt il me semble tout savoir sur moi-même, tantôt rien. La vie a fait de moi un rêveur, et j'ai l'impression que, si je vous touchais, vous disparaîtriez, vous exploseriez en un bouquet d'étincelles, comme une parcelle incandescente dans un feu d'artifice. Vous ne pouvez pas imaginer ce que cette démarche signifie pour moi, ni quelle victoire représente le fait d'être avec vous dans cette chambre d'hôtel. Ne me touchez pas non plus, de crainte que je ne disparaisse. Considérez que ceci est déjà un miracle pour moi. Si j'avais eu le courage, ou bien si j'avais eu quelqu'un pour m'aider à venir vous voir il y a vingt ou trente ans, je ne serais certainement pas resté les bras croisés à vous raconter des histoires, mais j'aurais tout fait pour satisfaire mes instincts naturels.

Jusqu'à il y a dix ans, dix ans exactement, en vous parlant de ces choses, j'aurais cru parler d'amour. Nous, les hommes, nous sommes enclins à confondre le plaisir et l'amour, et la majorité d'entre nous ne prend jamais conscience de la différence. Je sais ce que je dis, croyez-moi, même si votre expérience vous enseigne que les hommes font la distinction entre les femmes faites pour donner du plaisir et celles réservées pour la galanterie et le mariage. Mais la plupart des maris considèrent aussi leurs épouses comme des jouets sexuels qu'ils convoitent tant qu'ils ne les ont pas abîmés ou qu'ils n'en sont pas blasés. Et alors ils en cherchent un nouveau, ou du moins ils en rêvent. Si je peux me vanter de quelque chose, c'est d'avoir écouté les gens, leurs confessions, surtout concernant ces choses-là. Puisqu'aux yeux des femmes je parais inoffensif en tant qu'homme, et aux yeux des hommes en tant que rival, on est souvent venu pleurer dans mon gilet ou quémander mes applaudissements.

Vous allez me demander où sont aujourd'hui tous ces gens, où ils sont au moment où moi, j'ai décidé de parler à mon tour. Et bien, je vais vous le dire : je n'ai pas d'ami, je ne connais aucun homme capable de m'écouter sans éclater de rire. Seule une femme peut prêter l'oreille à mon histoire et lui accorder

l'importance qu'elle mérite. Mais pas n'importe quelle femme. Celle à qui je voudrais la raconter, en sait déjà une bonne part, mais elle est loin d'ici maintenant. Je ne la reverrai probablement plus jamais, et je n'en peux plus, ça veut sortir. J'ignore ce que l'avenir me réserve, je sens que mon temps est compté – ne vous inquiétez pas, je n'ai pas du tout l'intention de dramatiser la situation. Toutes les femmes que je connais me forcent à mentir, à taire certaines choses. C'est par leur habillement qu'elles m'y contraignent – l'équilibre qu'elles ont établi une fois pour toutes entre sincérité et décence, c'est une affaire close pour elles, une loi divine. Rares sont les femmes à l'esprit assez flexible et au cœur assez ouvert pour considérer cet équilibre entre sincérité et décence comme quelque chose de variable. Je vous le dis, je n'en ai rencontré qu'une seule dans ma vie étriquée, mais maintenant elle m'est inaccessible.

Vous me prenez peut-être pour un pervers, un maniaque obsédé par les femmes ? Je le suis, c'est vrai. Mais je n'en suis pas moins pour autant un homme normal, aussi normal que votre voisin. J'ai vécu soixante ans privé de ce qui est le plus important pour un être humain. Doucement, Luka, tu recommences à mentir – il faut nuancer cette pensée. En ce qui concerne le corps et le plaisir charnel, contrairement à vous, je ne sais rien. C'est de cela que j'ai été privé. Par contre, en ce qui concerne le sentiment qui fait tourner le monde, qui réveille les morts dans leurs tombeaux, comme il m'a réveillé il y a dix ans, je sais tout.

* * *

Dans la baie entourée de hauts sommets, le soleil n'apparaît que longtemps après l'aube, sur le mont Vrmac, et dissipe en un clin d'œil la brume flottant sur l'eau. Ce fut précisément dans cet intervalle entre l'aube et le resplendissement du matin, tandis que la ville de Kotor attendait la relève de la lumière et que ses habitants émergeaient de leur sommeil, que le téléphone sonna dans un appartement au rez-de-chaussée

d'un bâtiment situé à proximité de l'enceinte de la ville. Quand il sonne ainsi, alors que le matin est encore tout emprisonné dans les toiles d'araignée de la brume, cela signifie qu'il y a quelque chose de travers – dans sa sonnerie on perçoit aussi le gémissement d'une contrariété, sinon d'un malheur.

C'est le téléphone qui m'a réveillée, et dès la deuxième sonnerie j'ai bondi du lit, je suis sortie en courant de la chambre, pieds nus, et ce n'est qu'une fois arrivée sur le seuil que j'ai compris que j'étais seule dans mon lit et que je m'étais laissée surprendre par le sommeil. Tout de suite après, je me suis rappelé que cette nuit n'était pas une nuit ordinaire, faite pour dormir. Je m'étais endormie involontairement et dans mon sommeil j'avais été prise au dépourvu par une drôle d'histoire: mes défunts beaux-parents avaient installé devant la porte principale de la ville un étal où ils vendaient des ailes blanches pour voler. Comme ils auraient vendu des pop-corns. Et c'est juste au moment où j'étais sur le point d'enfiler l'espèce de boléro avec les ailes, pour voir comment il m'allait, comme ça dans la rue, sans miroir, que j'ai été réveillée par la sonnerie du téléphone. « C'est toi ! », ai-je dit à mon mari, ça ne pouvait être personne d'autre. « Alors, tu l'as retrouvé ? Il est vivant? »

Sur le parquet, près du pied du buffet, elle aperçut une bête noire qui, ayant flairé le danger, restait clouée sur place. L'insecte eut un instant d'hésitation, juste assez pour qu'elle ait le temps de faire un saut de côté, tout en s'interrogeant : nous n'avons jamais eu de vermine à la maison. En tirant brusquement l'écouteur, elle entraîna aussi le téléphone qui tomba en tintant et grésillant.

- Allo..., fit une voix affolée sortant de l'écouteur, comme si l'appareil s'insurgeait d'être ainsi maltraité.

Déjà, ô combien, consciente du danger, la bête à carapace, massive comme un tank et rapide comme une balle de fusil, s'est enfuie dans l'obscurité sous le buffet. Elle a disparu à la vitesse de la pensée, et moi, j'ai reposé à la même vitesse le téléphone noir sur la petite table et je me suis mise sur la pointe des pieds – si au moins j'avais eu des pantoufles !

- Je ne le trouve nulle part. Je viens d'entrer dans le magasin, pour faire un peu de ménage, je ne vais pas rentrer. Je me débrouillerai tout seul, et toi, va à la police. On va être déshonorés, mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? Je te dirais franchement, je ne crois pas qu'il lui soit arrivé quoi que ce soit. Je pense qu'il s'agit encore d'une de ses incartades.

- On passe notre vie à nous sacrifier pour lui, dit-elle, tout en continuant à fixer l'endroit sous le buffet où s'était cachée la bestiole et elle en avait encore la chair de poule après ce désagréable face à face. Je ne vais pas aller tout de suite à la police. Je vais parcourir un peu la ville et interroger les gens. Il y a bien quelqu'un qui a dû le voir.

- Comme tu veux.

- Si je n'ai pas le temps de préparer le déjeuner, débrouille-toi tout seul.

- Oui, oui.

Chacun porte sa croix. Chaque fois qu'on se sent pousser des ailes, quelqu'un nous réveille. S'il y a une chose que moi, je désirais, c'était d'être comme tout le monde, d'avoir ma liberté de mouvement et de décision. J'ai fait une erreur de calcul quelque part : je suis tombée amoureuse d'un homme, et je me suis mariée à deux : un mari en bonne santé et un beau-frère malade. Au lieu de me souvenir de notre lune de miel, je me souviens de nos premières promenades à trois, aux alentours de la maison, au cours desquelles je tentais de résister à l'envie de tenir le plus jeune par la main et j'essayais de façon infantile de conquérir la confiance de l'aîné. Je pensais, si tant est qu'on puisse dire que je pensais à l'époque, que par mon empressement à l'égard de Luka je manifestais mon attachement à Jasa. Et qu'est-ce que j'ai obtenu ? Le droit de regarder éternellement les mouettes qui survolent la baie, et les touristes avec leurs petits chapeaux qui lèvent sans cesse la tête vers le ciel. Je n'ai pas eu un seul congé de ma vie, pas un seul voyage avec mon mari, pour pouvoir moi aussi lever la tête en l'air ! Si seulement je pouvais me dire que, de toute façon, on n'avait pas d'argent, pour ne pas avoir de regrets !

L'église Saint Nicolas sonna l'angélus, puis celle de Saint Trifun, juste à l'instant où le soleil déchirait d'une seule flèche toutes les toiles d'araignée dans l'air. Celle-ci atteignit la salle de séjour entre les rideaux écartés, et la pièce, sous l'impact de cette lumière, s'illumina. Peut-être quelqu'un d'extérieur l'aurait-il trouvée gaie en cet instant, mais les maîtresses de maison, surtout celles qui sont consciencieuses, n'aiment pas que le soleil fasse irruption dans leur logement. Elles préfèrent la pénombre, dans laquelle les bibelots sur les étagères paraissent plus neufs, les murs plus propres, les meubles plus reluisants...

Dans la niche du buffet, entre deux ikebanas dans des récipients de verre multicolore, se tenaient un homme et une femme, épaule contre épaule, lui en costume régional de Šumadija, elle de Zagorje. Ce n'est qu'en pleine lumière qu'on pouvait remarquer que sa toque à lui était usée, le bord de sa jupe à elle effiloché, et que leurs chemises à tous deux étaient grisâtres. Après avoir reposé l'écouteur, la maîtresse de maison passa presque machinalement l'index sur le bord de la table basse, et quand elle vit la poussière blanche qui était restée sur le bout de son doigt, sa rancœur s'aiguisa.

Autrefois c'était un homme attentif, capable d'exprimer sa gratitude. Et de m'adresser un sourire, un regard où je pouvais me mirer. Il savait parler avec moi, me comprendre et me soutenir. Il faisait des efforts pour tout, se sentait concerné par tout, et puis, petit à petit, il s'est replié sur lui-même et est devenu méchant. On dirait qu'il est fâché contre nous ; comme si c'était de notre faute s'il est dépendant de nous.

Consciente de sa générosité, elle entra dans la salle de bains et s'aspergea le visage d'eau froide pour se réveiller et être prête à enfiler un joli chemisier. Avec du papier hygiénique, elle nettoya le miroir et, scrutant son visage, avança les lèvres. Puis elle tâta son double menton, et renonça tout d'un coup à s'observer.

Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé un malheur et qu'il n'ait personne pour l'aider. Il a déjà raté deux prises de médica-

ments. Et s'il a bu en plus ! Mais à Kotor tout le monde le connaît. Si personne ne nous a téléphoné jusqu'à présent, ça veut dire qu'il ne lui est rien arrivé de mal. Mon pauvre Luka, toute ta vie tu attires l'attention sur toi, comme un enfant. Qu'est-ce que tu es encore allé inventer? Elle continuait ainsi à lui faire des reproches en pensée, tout en se préparant : elle mit sa robe indienne de l'année précédente, avec une veste par-dessus, pour cacher ses fesses, elle avait exagérément grossi cet hiver. Avant de sortir dans la rue, elle tira le couvre-lit, rangea un costume et aligna les chaussures le long du mur, tout en se répétant qu'elle était pressée et accablée de soucis. Je ne sais ni quand ni comment je suis devenue une maniaque du rangement !

En descendant l'escalier de l'entrée, elle jeta un coup d'œil à la rampe d'accès qui était comme un prolongement de leur vie privée, et poussa un profond soupir. Un handicapé dans un foyer laisse son empreinte sur toute la famille, qui finit peu à peu par devenir toute entière handicapée. Mon Luka ! Nous nous affairons autour de toi toute notre vie, et ce n'est jamais assez pour toi !

CHAPITRE XVIII

Au début, pendant les premières années de notre relation, Katarina venait plus souvent à Kotor que maintenant. Elle avait l'habitude de venir une dizaine de jours en hiver, et puis au printemps aussi, et obligatoirement en été. Certains étés elle restait même deux mois, pendant lesquels je vivais sur un petit nuage, mais je devais parfois, à contrecœur, déduire de ces périodes de bonheur céleste les semaines où une de ses copines ou un de ses amis venait la voir de Belgrade. Il m'arrivait alors de me laisser emporter par un ouragan de jalousie, et il n'y avait personne au monde, même pas elle, à qui je pouvais me plaindre. J'avais l'impression de me débattre dans un acide qui me rongait et me décomposait, je ressentais au fond de moi-même une douleur insupportable, et vu de l'extérieur, j'étais ridicule même à mes propres yeux. C'est précisément à cause de ces éventuels cataclysmes que je préférais les séjours, inattendus et brefs, qu'elle faisait hors saison, pendant la période où Kotor avait retrouvé son calme et son identité, ne gardant plus aucun souvenir des hordes de touristes. Elle avait coutume de dire qu'elle était venue se ressourcer, ou vérifier l'état de son appartement, mais moi, j'avais l'impression qu'elle venait pour moi. Alors nous nous voyions presque tous les jours, vers le soir; dès que j'avais éteint l'appareil contenant le liquide de désinfection pour les montres, je me préparais à sortir. Qui sait, c'est peut-être justement à cette période, où j'avais l'impression que c'était pour moi qu'elle venait, que j'ai laissé échapper toutes les occasions d'obtenir un deuxième baiser, et ce qui aurait suivi... Il y a une occasion que j'ai laissée échapper en tout cas, et tant que je serai en vie, je ne me le pardonnerai jamais.

Cet hiver-là elle avait une exposition de dessins à Budva, intitulée *L'époque des oiseaux*, et tout de suite après elle devait exposer les mêmes œuvres en Grèce, à Salonique. Quand elle m'a annoncé qu'elle voulait que j'aille avec elle à Budva, au ver-

nissage de l'exposition, j'ai pensé que je rêvais, je me sentais comme un enfant à qui on aurait proposé de monter dans le traîneau du Père Noël. J'ai accepté bien sûr, sans aucune hésitation.

Elle était venue de Belgrade en voiture. Quand nous étions sur le point de partir, alors qu'elle était sur son trente et un, en jupe, avec des souliers habillés, elle n'a pas montré la moindre gêne pendant que Bulka lui apprenait comment m'installer dans la voiture.

Jusqu'alors je pensais que seuls les membres de ma famille pouvaient et savaient me soulever et me transbahuter d'un siège à l'autre. Je croyais que c'était une tâche extrêmement difficile, sans doute parce que pour moi c'était extrêmement pénible, et pourtant Katarina, avec son adresse et sa hardiesse, m'a montré que ça ne valait même pas la peine d'en parler. Quand la question s'est posée à la maison de savoir comment elle allait se débrouiller avec moi, elle s'est presque fâchée. « Bulka, si toi, tu peux, pourquoi moi, je ne pourrais pas ? », a-t-elle demandé. C'était Bulka qui freinait toute l'histoire, par inquiétude soi-disant, on ne savait pas si c'était plutôt pour Katarina ou pour moi. « Mais il faut du savoir-faire ! », a-t-elle dit. En vérité, jalouse de ne pas être invitée au vernissage, elle a essayé de décourager Katarina en disant : « Tu ne le connais pas, il va ronchonner. Il panique facilement. » J'ai été stupéfié par ce coup bas, même si cela ressemblait à moitié à une plaisanterie. On aurait dit qu'elle voulait me priver de cette sortie, de cette escapade dans le vaste monde sans surveillance familiale. En fait, c'était clair comme de l'eau de roche qu'elle essayait d'éloigner de moi Katarina, mais elle n'a pas réussi. Katarina avait la ferme intention de m'emmener avec elle.

Maintenant, quand je revois en esprit la technique pour monter dans une voiture, c'est Katarina que je vois le plus volontiers à mes côtés. Mon fauteuil roulant, dont l'accoudoir gauche se démonte, se place contre le siège passager, et le repose-pieds se tourne et se fixe sous la carrosserie pour que mes roues, déjà bloquées par un frein, soient encore plus stables.

Puis, en me servant de mes mains, je mets mes jambes dans la voiture, Katarina se penche, je l'entoure fermement de mes bras, elle me soutient, donne une forte impulsion et me place à l'intérieur. Tandis que moi, j'installe mes jambes dans la voiture et que je cherche une position confortable, Katarina, elle, s'occupe du fauteuil, le plie et le met dans le coffre, qui doit rester ouvert et fixé avec des courroies. Peut-être que ce n'est pas un travail de femme, surtout pas de grande dame maniérée, car cela réclame non seulement de la force, mais aussi la volonté de le faire. Mais je ne vois pas Katarina comme une grande dame. C'est une vraie dame, et seules ces femmes-là peuvent être des femmes de cœur.

Dans la voiture, sur la route de Budva, j'étais heureux. C'était comme si nous vivions ensemble et que nous nous étions lancés dans un projet commun, si ordinaire mais si grand, et j'éprouvais une sorte de béatitude à être avec elle. Rien que de sortir de la ville, sur la grande route, cela avait suffi pour me faire croire au doux mirage d'un voyage lointain et le moment de notre séparation me semblait éloigné, très éloigné. J'ai même désiré que cela ne se termine jamais, que nous n'arrivions jamais nulle part. Depuis la dernière fois où j'étais passé sur cette route, des panneaux avaient surgi, avec des publicités de firmes étrangères, ce qui me permettait d'imaginer plus facilement que nous voyagions dans des régions inconnues, dans une direction inconnue.

Ce n'est qu'à l'approche de Budva, quand au détour d'un virage la ville est soudain apparue devant nous, que certaines incertitudes se sont mises à me turlupiner. Qu'allais-je faire dans la galerie, parmi les artistes ? Saurais-je comment me comporter ? N'aurais-je pas l'air ridicule si on me demandait quelque chose ? Je pourrais me sentir de trop, et même perdu, quand Katarina se consacrerait à ses hôtes. Et quoi faire si elle s'isolait avec un homme ?

Comme si elle savait à quoi je songeais, en attendant qu'un des feux passe au vert, elle s'est tournée vers moi, avec ce sourire qui comprend tout : « Courage, Luka ! Ce soir tu es mon

invité d'honneur. Si je suis nerveuse, ton rôle est de me protéger des autres. » Elle sait toujours quoi dire et à quel moment. Je me suis tant de fois demandé si c'était un don naturel, ou le résultat d'un travail sur soi-même, ou bien si c'était le vaste monde qui le lui avait appris.

Quand nous sommes arrivés, elle m'a sorti de la voiture sans la moindre difficulté, m'a installé dans le fauteuil roulant, et moi, stressé par la perspective de cette sortie en public, je l'ai attendue sur le trottoir le temps qu'elle trouve un stationnement. Ce n'est qu'une fois à l'intérieur de la galerie que je me suis rendu compte qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter ainsi.

Il y avait une quinzaine de personnes qui se tenaient par petits groupes, un verre en plastique à la main – on servait du vin à une table – et quand nous sommes entrés, une femme, la galeriste, a cordialement accueilli Katarina et a présenté l'artiste au public. Certaines personnes se sont approchées, l'ont félicitée, dont deux peintres qu'elle connaissait auparavant mais n'avait pas revus depuis longtemps, et une amie journaliste qui s'était entremise pour que l'exposition ait lieu. Katarina me présentait comme son ami et tout le monde se comportait envers moi avec naturel, sans cet empressement ostentatoire pour me faire de la place sans réelle nécessité. L'une des anciennes connaissances de Katarina m'a demandé si j'étais peintre, et j'ai répondu que j'étais désolé de ne pas l'être. J'aurais dû rire de la plaisanterie qu'il a ajoutée, mais je ne l'avais pas très bien comprise : « C'est bien. La seule chose qui puisse être pire, c'est que vous soyez poète. »

Si j'avais la liberté de choisir, j'irais à des vernissages tous les jours, pour m'enivrer de l'humeur de douce solennité des artistes. D'autres personnes se sont encore jointes à nous, un critique n'en finissait pas de parler au micro – je n'ai pas compris grand-chose. Dans la galerie, à la lumière blanche du néon, j'ai passé la majeure partie de mon temps à observer Katarina glisser d'un petit groupe à l'autre, d'un tableau à l'autre, tout en se retournant par instants pour me jeter un regard inter-

rogameur, comme si elle cherchait un signe d'encouragement. Je la rassurais d'un hochement de tête, plein d'une adoration qu'elle ne pouvait pas ne pas remarquer. Mon Dieu, comme elle était belle ! J'avais rarement eu l'occasion d'observer à loisir, en cachette, sa tête arrondie, menue, son cou de cygne, ses joues légèrement colorées, les arabesques parfaites de ses oreilles, la courbe de sa taille et de ses hanches, que son étroite jupe de laine soulignait de façon séduisante. La fente arrière découvrait ses mollets, ses jambes et laissait à peine deviner la douceur épanouie de ses cuisses. Elle était au meilleur âge pour une femme, dans la fleur de l'âge, plus vraiment jeune, mais encore loin de se flétrir. Je dois lui demander, pensais-je, pourquoi elle ne porte pas plus souvent de jupe, avec une telle silhouette et des formes si harmonieuses. Mais je connaissais la réponse : Katarina misait sur son visage, son regard et ses paroles, si on peut dire qu'elle misait sur quoi que ce soit. Certainement pas sur la beauté de ses jambes ou de son décolleté. Ce soir-là elle rayonnait. Je buvais des yeux, envoûté, l'ovale clair de son visage aux pommettes saillantes, aux yeux bleu foncé, intelligents, qui contrôlaient tout. Elle accordait une grande importance à ce qu'on lui disait et à ce que les gens disaient entre eux de ses tableaux.

C'est à cause de tout cela et aussi de la foule que je n'ai pas tellement réussi à m'intéresser aux dessins, qui étaient sous verre dans des cadres discrets. Je savais d'avance que mon opinion ne pouvait pas avoir d'importance primordiale pour Katarina. Il est bien évident qu'elle est la meilleure femme-peintre au monde, non parce que je m'y connais en peinture, mais parce que c'est une question de foi. Si c'est elle que j'aime le plus au monde, alors je crois en elle, je crois en tout ce qu'elle fait. Si je faisais des efforts pour être impartial, je la trahirais, elle et mes propres sentiments. Elle aussi, elle pense de moi que je suis le meilleur horloger. Bien sûr, ce n'est pas vrai, mais elle le croit, elle me l'a dit, ce qui me donne des ailes, même si pour ce que je fais comme travail on n'attend ni ne reçoit aucun éloge.

Parmi les visiteurs de l'exposition, à part ceux qui avaient des invitations, il y avait aussi des intrus qui avaient rejoint l'attroupement dans la rue. Je pouvais immédiatement en déduire qu'ils étaient aussi ignorants que moi, et que ce qui les attirait le plus, c'étaient les boissons et les gâteaux gratuits. Ils regardaient les tableaux en vitesse ou pas du tout ; feignant d'être intéressés, ils faisaient un tour, tout en se dirigeant vers la table où étaient alignés les verres en plastique pleins de vin rouge ou blanc. Il y avait aussi deux plats avec des gâteaux salés, ronds dans l'un, en forme de petits poissons – ceux qu'on vend en sachets – dans l'autre. D'après la pose que chaque personne prenait devant le tableau et l'expression de son visage, je pouvais bien distinguer qui connaissait les secrets de l'art et qui se contentait de regarder bêtement. A ma grande honte, j'aurais fait partie de cette deuxième catégorie si Katarina ne m'avait pas expliqué en détail, depuis qu'elle était arrivée de Belgrade, ce qu'elle avait voulu exprimer dans ces tableaux. J'aurais pu faire semblant de comprendre et de savoir beaucoup de choses, mais par bonheur, personne ne m'a rien demandé.

J'ai vécu l'une des nuits les plus palpitantes de ma vie. Ensuite nous sommes allés dans un café avec les peintres et quelques pots de colle, mais nous ne sommes pas restés longtemps. Pour Katarina c'était une aubaine de m'avoir avec elle, d'être obligée de me ramener à Kotor, car elle n'a pas bu une seule goutte d'alcool. Si elle avait bu à Budva, d'après ce qu'elle m'a dit, dans l'état de tension où elle était, elle aurait pu faire une bêtise. A son avis, l'exposition était convenablement organisée, le public réceptif, mais le critique d'art divaguait et ses collègues s'étaient montrés serviles.

Nous sommes rentrés à Kotor vers onze heures, agréablement fatigués par les émotions que nous avons vécues, mais au lieu de nous séparer, nous sommes allés au « Troie » : ce n'est qu'une fois tout terminé, mon opération de débarquement de la voiture comprise, que Katarina a ressenti le besoin de se détendre, et moi aussi. Nous avons commencé par du cognac. Je me souviens à la lettre de ses impressions, même si la véritable

signification de ses mots m'échappait. « Tu as vu comme ma peinture figurative leur est restée en travers de la gorge ? Ils ont peur de la peinture figurative, ils la fuient comme la peste car ils n'ont jamais appris l'anatomie. C'est la même chose à Belgrade, ne t'imagines pas le contraire, ils sont tous sortis de la même école. Les modes sont toujours entretenues par les gens dépourvus de talent, et il est bien connu, depuis toujours, que les artistes médiocres s'applaudissent les uns les autres. La peinture figurative est actuellement sur la liste noire, ils n'essaient d'en pénétrer ni le sens ni la technique. Dès qu'ils reconnaissent dans un tableau le moindre procédé narratif, ils le déclarent romantique, dépassé. Ils ne trouvent de profondeur qu'à ce qui est confus et imprécis. En réalité, ils ne la trouvent pas, cette profondeur, mais ils la programment. Ils voudraient parvenir à elle en prenant un raccourci, mais c'est impossible. Seul le temps décide de ce qui demeure, mais même le tribunal du temps n'a aucune importance pour eux, l'essentiel, c'est de s'adapter aux exigences de l'instant. Je n'use ni de trucs ni de ruses, c'est ce qui les dérange ; la passion et le sérieux d'autrui peuvent démasquer leur tiédeur et leur superficialité. Quand au milieu de ces vendeurs de fumée, ces bluffeurs, tu offres un travail et un savoir sérieux, on a tendance à t'ignorer ou, dans le meilleur des cas, à te traiter d'extravagant. Mon cher Luka, de nos jours l'artiste est plus seul que jamais. Ces dessins sont les ébauches de tableaux que je fais, et ce n'est qu'à l'avenir que je devrai faire face à un véritable silence médiatique. Heureusement, j'ai mes relations à l'étranger et des fans qui apprécient ce que je fais. » Elle ne cessait de parler ainsi, avec un mélange de déception et de foi insensée en soi-même. Et elle a dit encore: « Les gens intelligents ont remarqué depuis longtemps que l'originalité ne réside pas dans l'innovation mais dans la sincérité. Seul est original l'artiste qui travaille avec foi, sévérité et passion. »

J'ai mieux compris le ton que la signification de son mécontentement. Pour parler franchement, moi, je trouvais ses tableaux puissants et beaux, mais en même temps nébuleux et surnaturels, alors qu'elle, elle en parlait comme si on leur repro-

chait précisément d'être trop clairs. Je voyais nettement tout ce qui était représenté, mais n'en comprenais pas le sens. Même si la main d'un milan était parfaite en tant que main, ou si la tête d'un paon était brisée comme une fleur arrachée, je ne saisisais ni comment ni pourquoi un oiseau pouvait avoir une main, pas plus que je ne comprenais qui avait pu tuer cet oiseau fabuleux sur le rebord d'une fenêtre d'immeuble. Mais je ne demandais aucune explication, la seule chose qui m'importait était que Katarina parle, qu'elle se délivre des doutes et de l'amertume qui la rongeaient. C'est au beau milieu de son récit que j'ai été pris au dépourvu par une question... qui aurait pu changer le cours de mon existence : « Dans deux semaines je vais à Salonique. Tu veux venir avec moi ? J'y resterai trois ou quatre jours. Tu vois bien que je peux me débrouiller avec toi. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. J'ai pensé qu'elle avait trop bu et qu'elle avait fait cette folle proposition sans réfléchir. « J'ai des besoins énormes », ai-je dit. « Tu ne peux même pas t'imaginer quel fardeau je représente. » J'ai eu peur. J'ai eu peur de l'inconnu, de mon impuissance, de toutes les trahisons dont mon corps est parfois capable. Je me suis immédiatement représenté tout ce que Katarina ignorait : mes problèmes pour uriner, pour laver mon cul plein de merde, ce que je ne peux faire que dans ma salle de bains qui est adaptée à mes besoins, mon incapacité à me mettre moi-même au lit, les traces de sang sur les draps... Tous les incidents qui me sont déjà arrivés, et auxquels Jasa et Bulka ont dû faire face, toutes les situations humiliantes que j'ai vécues ont surgi dans mon esprit comme si tout cela allait se produire à Salonique. J'ai eu peur. « Je ne vais pas essayer de te convaincre, ni de te supplier. Mais tu pourrais tout de même y réfléchir. » On aurait dit qu'elle lisait dans mes pensées : « Si tu as peur de quoi que ce soit, dis-toi bien qu'on est amis, voyons ! Je peux t'aider en tout. Je ne suis pas de nature délicate. Si tu veux même que je te dise, ce serait un défi pour moi aussi. Je pense que toute ta famille exagère un peu : tes problèmes quotidiens ne sont en réalité que des broutilles qu'on peut résoudre. La vie de chacun d'entre nous est une question d'équilibre entre sécurité et prise de risques.

L'essentiel, dans notre cas, ce serait de faire un merveilleux voyage en Grèce. J'ai remarqué avec quelle exaltation contagieuse tu profites des nouvelles situations. N'aie crainte, cela ne se voit pas de l'extérieur. Tu te comportes en vrai monsieur, et seule une personne qui te connaît et t'aime peut sentir à quel point ces nouvelles impressions te font déborder de joie. Je suis certaine que ce voyage te secouerait, au sens positif du terme. Mais c'est à toi de décider tout seul. »

Toute ma vie je me suis cru courageux comme un lion, mais au moment décisif je me suis révélé poltron comme un lièvre. La peur de l'inconnu et la honte des situations humiliantes ont été plus fortes que l'attrait des défis. « Aucune chance. C'est impossible. » Et il est vrai qu'à cet instant-là ce voyage me semblait impossible. Au cours des jours qui ont suivi, Katarina ne m'a reposé la question qu'une seule fois, et moi, je me suis retranché dans mon refus, comme un saint qui, pour fuir la tentation, ne se contente pas de fermer les yeux, mais se couvre la tête avec les deux bras. Ce n'est qu'après son départ que j'ai éprouvé du remords. Toute la nuit qui a précédé son départ j'ai été déchiré par les hésitations, je voulais croire qu'il n'était pas encore trop tard pour changer d'avis, et puis dès le lendemain je me suis mis à regretter du fond du cœur d'avoir rejeté la plus merveilleuse invitation dont on m'ait jamais fait l'honneur. Aujourd'hui encore je le regrette.

Cependant, cette nuit-là nous avons veillé tard et avons picolé plus que de coutume, comme si nous devions vite en finir avec le rituel de la conversation. Nous voulions, en réalité, diminuer la tension, car les choses dont nous parlions étaient très intimes. Katarina n'arrivait pas à comprendre pourquoi je n'étais pas plus proche de mon frère. Elle me demandait comment il était possible qu'il ne m'ait jamais amené au bordel. Tout d'abord, j'ai donné des justifications confuses, comme un vrai puceau, en prétendant que même moi, je n'y avais jamais songé. Ensuite je me suis mis à ricaner en répondant, plus ou moins sincèrement, qu'à l'époque où cette question était d'actualité, notre famille manquait d'argent et devait se priver, et puis

que Kotor était une petite ville, où la rumeur courait vite... Ce n'est qu'à la fin que j'ai déversé toute ma rancœur : toute ma vie j'avais eu le sentiment d'être un fardeau pour ma famille, c'était pourquoi j'avais toujours essayé de me rendre utile, et de faire le moins de caprices possible. Dans notre famille nous étions proches, dans les limites de ce qu'on considère comme un comportement moral, raisonnable et humain, mais il y régnait un certain puritanisme qui rendait nos relations réservées. Ma belle-sœur et mon frère étaient persuadés qu'ils m'offraient tout l'amour possible, de sorte que mon éventuel désir d'une femme appartenait à la face obscure du monde. Je n'avais jamais osé en parler, et mon frère n'avait jamais eu l'idée que je pouvais avoir de semblables besoins. Il était vrai, ai-je encore dit à Katarina, que je n'en avais jamais touché mot à personne auparavant.

« Si tu n'étais pas d'humeur si romantique à mon égard », a-t-elle dit, « si tu pouvais me considérer comme une amie, je t'y amènerais. » « Je ne pourrais pas. » « Je sais bien. C'est pour cela que je n'insiste pas. » « Embrasse-moi. » Elle n'a pas accepté.

Nous sommes restés dans la rue jusqu'à trois heures du matin ; quand le serveur du café « Troie » a dit qu'il ne pouvait plus attendre que nous partions, nous l'avons prié de nous servir des doubles rations dans des verres en plastique, puis nous sommes allés jusqu'à l'église St Nicolas où Katarina s'est assise sur une marche. Ensuite nous sommes descendus dans le parc près du port, et nous avons flâné le long du rivage. La boisson ne m'est montée à la tête que juste avant d'entrer dans notre immeuble. J'ai dû affronter Bulka, qui attendait éveillée, bien entendu, et moi, j'étais incapable de rester droit dans mon fauteuil. Mon torse tombait vers l'avant de tout son poids, comme un sac, entraînant avec lui le fauteuil tout entier qui menaçait de basculer par-dessus les roues avant, ce qui a fait paniquer Katarina. J'étais conscient de tout, mais je ne pouvais pas maintenir mon corps à la verticale. J'ai entendu quand elle a sonné à l'interphone et a dit qu'elle était incapable de me monter par la rampe. Ils se sont précipités dehors tous les deux, mon frère et

ma belle-sœur, et se sont chargés de moi. Ils ressemblaient à des fantômes, d'après ce que m'a raconté Katarina le lendemain, et elle m'a décrit comment elle s'était sentie – elle aurait voulu se cacher dans un trou de souris.

* * *

« La place de la métaphore est sur la toile », dit Nikola, mon conjoint. « Pourquoi tu essaies de transformer ta vie en métaphore ? ». Cette cervelle de juriste, cet amateur de beaux-arts, on ne dirait pas qu'il a vécu tant d'années avec moi, il ne comprend rien à rien. Il aimerait que je sois modérée, et si possible – heureuse.

« La métaphore est une comparaison raccourcie, c'est bien ça ? », me dit Luka avec fierté, en me faisant porter de force le masque de Pygmalion, dans l'attente éternelle d'une récompense. En guise de chocolat, il voudrait un baiser, et en un clin d'œil il apprendrait par cœur tout le *Vujaklija*².

« Si nous avions fait un enfant maintenant, nous devrions l'appeler Métaphore », m'a dit Uros à travers ce baiser d'après l'amour, d'une ivresse épaisse, où la salive est poisseuse et sent la luxure. Nous nous accouplions comme des condamnés à mort, tandis que les avions bourdonnaient au-dessus de Belgrade et que non loin de nous les bombes explosaient. Rien n'était possible, aucun gage d'union indéfectible. Mais lui seul pouvait suivre mes pas, aussi longtemps qu'il en a été capable : risquer et défier, oser et endurer, rire et pleurer à la fois, se coucher à mes côtés dans la métaphore. Malheureusement, cet Uros-là n'existe plus, il n'a pas résisté aux charmes de la bourgeoisie : la sécurité, le confort, la modération... l'Uros actuel, je ne le connais même plus. Si je parle avec lui en pensée, c'est avec l'ancien, que je connaissais, qui était à la hauteur des tempêtes, ce jumeau absent qui donne un visage à mon autre « moi ».

² Vujaklija : dictionnaire des mots serbes d'origine étrangère

Est-ce toi Luka qui m'as poussée à désamorcer les grenades non explosées ? Attends, je vais prendre une boisson pour empêcher mes mains de trembler – nous pourrions trinquer, où que tu sois. Nous pourrions discuter, même si mes paroles sont pour toi de l'hébreu.

Bon, et quoi faire maintenant avec le commandement zéro qui dit qu'on doit vivre avec les gens ? Je n'ai pas intérêt à le violer, il se trouverait aussitôt quelqu'un pour m'amener – non dans une cellule d'ermite, ni dans un cachot, mais dans un asile psychiatrique. Ce serait possible, il suffirait de déclarer qu'on m'aime, même si c'était un mensonge ! C'est pourquoi il est sage de faire le choix de fréquenter les gens : amis, collègues, amants... Parfois nous recherchons leur compagnie pour tromper notre soif de rire, notre faim de compréhension. Ce que je préfère, ce sont les francs appels à l'aide, et les rencontres avec un but précis. Je n'ai pas besoin de mes prochains pour tuer le temps.

Les érudits affirment, en dissertant sur l'art, que l'œuvre est indépendante de son créateur. Ils ont inventé ça en palabrant sur un divan, tout en se trémoussant aux sons de la musique, avec des peintures tout autour d'eux. Leur but est soi-disant de préserver la renommée de l'œuvre: l'artiste est un être méprisable, dégradable à tout point de vue, indigne de leurs cabinets de travail. Et comment faire la paix avec eux ? A la différence de l'artiste, qui offre sa vie pour créer une œuvre, ils se contentent de la chasse aux résultats.

Qu'est-ce que l'art en vérité ? A quel temps appartient-il : au temps présent ou au futur ? Au moment où le peintre et son tableau ne font qu'un ou à celui où ils sont déjà séparés ? Tu transposes sur la toile l'image de ton intimité, tu t'arraches morceau par morceau la chair de tes ténèbres pour lui donner forme grâce à la lumière – tant que ce processus dure, il n'y a aucune différence entre toi et ton œuvre. Mais qu'advient-il après ? A qui appartient le tableau après, quand l'artiste n'est plus le même ? Est-il indépendant ? Autant que notre passé est indépendant de nous.

Ce qui me révolte, en fait, et m'indigne, c'est ce regard froid, qui s'octroie le droit divin de se prétendre objectif. Ils disent d'un tableau qu'il est puissant, d'un autre qu'il est plein de tendresse, d'un troisième qu'il est lugubre. Pensent-ils vraiment que c'est le Saint-Esprit qui a guidé le pinceau, tandis que moi, je ne faisais que bouger la main, comme une idiote ? Est-il possible qu'ils ne voient pas que cet oiseau, cette fleur arrachée, ce balancier d'horloge, cette niche de pain, ce fauteuil roulant, tout cela, c'est moi ?

L'existence d'une œuvre se paye d'une vie, au moins d'une vie, et il arrive parfois au passage qu'il y ait aussi des victimes innocentes. Une tourmente sur la toile ou dans la poésie peut-elle être périlleuse sans que l'artiste ne se soit trouvé au cœur de cette tourmente ? « Kubla Khan » n'est pas l'enfant de la tranquillité, ni les « Caprices » le fruit d'une vie idyllique, mais ce sont des bouleversements domptés, des excès canalisés. C'est un travail d'extraction et de traitement de lave incandescente, dont l'artiste peut témoigner ultérieurement en nous montrant des centaines d'esquisses de « Guernica », ou en nous dessinant le puits de mine du « Corbeau », mais il ne nous révèle que le processus d'extraction – tout en gardant le silence sur ses propres brûlures. Aucune petite tache de vermillon au milieu d'un noir profond, aucune virgule dans un vers qui résonne, rien de tout cela n'est offert gratuitement – tout ce qui, dans une œuvre achevée, possède le pouvoir de nous émouvoir, a coûté des blessures à l'artiste.

Mais il ne demeure que l'œuvre elle-même, si elle demeure, et rien de plus. Pauvres artistes ! Ils voudraient toujours expliquer les choses, écrire des journaux intimes sur leurs blessures, eux aussi voudraient être compris en tant qu'êtres humains, nous confier quelle part de leur chair ils ont mis dans leur œuvre. Tâche vaine ! Il faut se contenter de signes, chiffres et symboles, et puis si quelqu'un comprend, tant mieux – c'est déjà quelque chose !

Si tu as décidé de te consacrer à écouter les eaux souterraines, à exprimer l'invisible, à donner une mesure à la déme-

sure, à sauvegarder la beauté et soigner le style, la métaphore est devenue ton lit. Mais un lit de Procuste sans aucun doute, car tu accomodes éternellement ta grandeur ou ta petitesse à ton dessein. Même quand tu cries de douleur, tu adaptes ton cri à la métaphore. A partir de cet instant, dont tu ne savais peut-être même pas qu'il était décisif, il n'y a plus rien de privé en toi. Tu as un œil à l'intérieur de toi-même, un troisième œil qui ne sera plus jamais innocent. Ou peut-être est-ce celui-là le plus innocent ? Ta vie tout entière s'est transformée en métaphore: automutilation, à travers la quête et les égratignures, avec un esprit et des sens éternellement ouverts aux métaphores.

Certains voudraient se purifier au brasier où tu te consumes, et il ne te reste rien d'autre à faire que de plaindre ces obstinés. Nikola est revenu sans réfléchir, pour continuer à voter seul, à dormir seul, tout en gardant à son chevet, à tout hasard, des seaux d'eau. Luka a cru à tort, pendant des années, qu'il pourrait te supporter près de lui, qu'il pourrait partager son quotidien avec une pyromane.

J'ai senti que cela a été un grand choc pour lui que je vive de nouveau avec mon mari, que je me repose de nouveau sur Nikola. Luka est un homme bien, foncièrement sain – dans sa conception du monde, lequel est demeuré inaccessible pour lui, le mariage est une chose sacrée. Il ne croirait pas que Nikola est pour moi ce que Bulka est pour lui : un lien avec la réalité, une aide pour se frayer un chemin à travers les banalités de la vie, dont personne d'entre nous n'est dispensé, un compagnon qui ne menace pas ma solitude, ce dont je lui suis reconnaissante. J'en ai sans doute assez de boire seule mon café du matin, mais il a accepté volontairement des frontières bien délimitées, une vie commune tronquée. L'expérience nous a appris à nous garder d'une proximité excessive. Luka considère certainement comme immorale la liberté que j'ai dans ma vie avec Nikola : la liberté de connaître encore parfois la passion, de faire perdre la tête à quelqu'un pour un instant. Un seul instant.

Ces prétendus amateurs d'art qui ne peuvent pas supporter la proximité d'un artiste ! Ils tombent facilement dans les

flammes de l'adoration, mais laissent encore plus facilement s'éteindre ces flammèches au premier grand coup de vent. « Elle est folle », disent-ils, justifiant ainsi la brièveté de leur feu, ou mieux : « Elle est pénible », et dans le meilleur des cas : « Elle est très exigeante ».

Si l'artiste n'était pas exigeant – cela fait plus viril que sensible - il ne serait certainement pas ce qu'il est. Notre apparence est trompeuse. Quand nous apparaissions en société, nous avons l'air de gens normaux, peut-être même trop normaux. A part que nous avons passé toute la journée et toute la nuit, ou de nombreuses journées et de nombreuses nuits, exposés à une tempête de sentiments, ce dont une personne normale ne ressent pas le besoin.

Si Luka, qui s'est lancé à l'aveuglette dans la métaphore et s'y est égaré, avait su qu'il ne pouvait être jaloux que de fantômes, il aurait peut-être plus facilement supporté son égarement. Et il est sûr aussi qu'il l'aurait mieux supporté s'il avait eu un brin d'expérience – s'il avait su que même le plus grand amour a un terme. Il rêvait de baisers, sans voir qu'il avait obtenu beaucoup plus: une tentative exceptionnelle de compréhension.

Même les personnes qui se connaissent le mieux arrivent à une limite où elles ne peuvent plus rien se dire, rien de ce qui les déchire le plus profondément. Et elles comprennent alors que l'amour n'a pas grand-chose à voir, ou même rien à voir, avec la compréhension, que l'amour est une force qui nous anime, mais que notre besoin de compréhension est insatiable, tel un éternel mendiant qui va glaner des miettes çà et là, parfois aux endroits les plus inattendus, mais ne la recevra jamais en bloc, comme un riche héritage.

J'exploserais si je ne pouvais pas vous peindre.

Première édition en serbe : 2007.